

273-72
4732

CHRONIQUES LIMOUSINES.

SAINT LÉONARD. — CHLÖDWIG-LE-CHEVELU.

A l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Saint-Léonard, il y avait au sixième siècle une de ces vieilles forêts du monde primitif, avec des arbres de mille ans, des feuillages noirs et entrelacés, et de sombres et mystérieuses retraites où les druides venaient offrir à Irminsul leurs sacrifices de sang. Un antique château romain, perché, comme l'aïre d'un aigle, à la cime d'un roc escarpé, semblait la seule habitation humaine qu'on pût trouver dans le voisinage, à moins qu'on ne donne ce nom à deux ou trois misérables huttes gauloises, en forme de ruches à miel, semées çà et là sur un espace de plusieurs lieues d'étendue.

Cette forteresse, qui, en raison de sa situation inaccessible, avait dû être un poste important de l'Aquitaine, était restée pendant

BIBL. DE
LIMOGES

long-temps abandonnée , par suite des innombrables invasions des Barbares dans les Gaules , quand tout à coup , peu après la bataille de Vouillé , les hordes des Franks qui poursuivaient les Wisigoths d'Alaric II arrivèrent , conduites par Chlodwig , sur le territoire des Lémoviques. La vue de la forêt de Pavum rappela sans doute à ce peuple chasseur sa forêt de Tournay et ses joyeuses expéditions contre les ours et les aurochs de la vieille Germanie ; l'instinct du sauvage l'emporta un moment sur l'instinct du conquérant , et ces fondateurs du plus beau royaume de l'Europe s'arrêtèrent quelques semaines dans cet endroit écarté pour se livrer à leur exercice favori. Chlodwig et sa femme Chlotilde , qui était alors enceinte , occupèrent le château avec leurs *comites* (comtes) , leurs leudes et tous les chefs de leur hiérarchie grossière. La foule des Franks et de leurs alliés burgundes et gaulois avait établi à l'entour son camp de feuillages , retransché avec des bateaux de cuirs et des chariots , suivant l'antique usage des guerriers du Nord , et l'on ne songea plus qu'aux plaisirs et aux fêtes.

Par une journée sombre et pluvieuse du *mois des grandes herbes* , pour nous servir de l'expression franque , cette troupe étrangère chassait dans la forêt. Les sons rauques de la corne retentissaient dans le lointain , mêlés aux acclamations barbares , et se prolongeaient d'échos en échos jusqu'aux limites les plus reculées de ces lieux incultes.

En ce moment , deux chasseurs qui s'étaient séparés des autres s'enfonçaient dans la forêt du côté opposé à celui où le bruit se faisait entendre , et descendaient à pas lents , en écartant les ajoncs et les fougères , la montagne qui longe la Vienne. Tous les deux étaient d'un âge mûr , mais ils semblaient différer essentiellement par l'origine et par les habitudes. Celui qui paraissait le moins important se faisait facilement reconnaître pour un indigène à ses larges brayes qui laissaient voir une partie de ses jambes nues , à la tôte blanche bordée de pourpre que les empereurs accordaient aux *sénateurs gaulois* , à ses cheveux blonds et flottans qui s'échappaient d'un casque léger. L'autre chasseur , au contraire , était un homme fort , vigoureux , dont les traits durs reflétaient une ame rude et fruste , étrangère à toute contrainte. Il portait une casaque étroite , bigarrée de diverses couleurs , et il avait les genoux et

les jambes nues comme son compagnon. Par dessus sa casaque une saie verte, avec une large bordure de pourpre et d'or, était retenue par une agrafe de pierres précieuses; il semblait n'avoir pas voulu embarrasser sa tête d'un casque dans cette promenade à travers les halliers; ses cheveux, d'un blond roux, rattachés sur le sommet du front, formaient une espèce d'aigrette et retombaient par derrière comme les crins d'une cavale tartare. Une moustache rousse faisait ressortir encore la brutale énergie empreinte sur son visage, et à sa ceinture de cuir brillait cette hache lourde à deux tranchans et à manche d'acier dont les Franks savaient faire un si terrible usage.

Ils se trouvaient alors dans une étroite vallée tout encombrée de gros rochers, au fond de laquelle la rivière coulait à grand bruit.

Celui qui paraissait le plus important rompit tout à coup le silence: « Jucundius, dit-il brusquement, suis-je plus grand qu'Etzel (Attila) et que le Brenn qui a brûlé Rome? Crois-tu mon pouvoir dans les Gaules plus solide et plus durable que celui des Burgundes et des Goths? »

Le Gaulois répondit, avec l'accent insinuant d'un courtisan adroit: « Chlodwig-le-Chevelu, le beau, le glorieux roi des Franks, tu es plus grand qu'Annibal lui-même, et César t'eût envié ton courage et ta constance dans la guerre! Tu as élevé si haut ton nom et ta race que ta race ne passera pas. Toi et ta famille vous régnerez long-temps pour le bonheur de l'univers. »

Ces phrases de rhéteur firent une vive impression sur le Barbare:

« Écoute, Jucundius, mon leude fidèle, dit-il avec complaisance; j'ai conçu de grands projets, et je te les confierai même avant d'en parler aux évêques mes alliés. La reine Chlotilde va sans doute me donner un nouveau fils, et je dois songer à l'héritage que je laisserai à mes enfans. N'est-ce pas qu'on pourrait faire un beau royaume avec tout le pays qui s'étend depuis le Rhin jusqu'à l'Océan et depuis la Belgique jusqu'à la Méditerranée? »

— Oui, dit le comte de Limoges, les yeux rayonnans d'intelligence; mais il faudrait que les Goths et les Burgundes fussent abattus; il faudrait que Sigebert, roi de Cologne, Ragnacaire, roi

de Cambrai, Rignomer, roi du Mans, fussent morts, et ces rois sont de ta famille.

— Tout me réussira, répondit Chlodwig avec naïveté, parce que je marche droit devant Dieu. Sigebert et Ragnacaire sont peut-être morts déjà, et Rignomer doit bientôt mourir. Tu as mon secret, tais-toi. »

Dans la vivacité de sa pensée, le Sicambre avait parlé très haut. Tout à coup, des profondeurs du bois sortit une voix sourde et terrible :

« Qui parle de faire mourir Rignomer, roi du Mans ? disait-elle. Qui osera frapper le chef que les tribus assemblées ont assis sur le pavois ? Qui répandra le sang d'un descendant de Mérovée-le-Chevelu ? »

Les regards des deux chasseurs se dirigèrent avec précipitation vers un massif de feuillage d'où semblait sortir cette voix mystérieuse. Chlodwig s'avança la frankiske à la main, mais il l'abaissa aussitôt qu'il eut vu le personnage inconnu qui avait surpris ses secrets.

C'était un ermite de haute taille, au visage blême, dont les yeux fascinateurs brillaient d'un feu mystique.

« Ermite, que me veux-tu ? demanda Chlodwig avec tout le respect qu'il pouvait éprouver vis-à-vis d'un autre homme.

— C'est donc toi, roi des Franks, reprit le solitaire de sa voix cavernreuse, qui veux faire périr Rignomer, ton parent et ton allié ? Où est la justice devant les hommes et la charité devant Dieu ?

— Ermite, reprit Chlodwig, que t'importent les choses de ce monde ?

— Dieu t'a appelé pour sa gloire et non pour la tienne, dit l'anachorète avec véhémence ; Dieu t'a donné la hache pour qu'elle retombât sur ses ennemis et non pour qu'elle fit couler le sang de tes proches. Prends garde, roi chevelu ! tu seras rejeté comme un instrument inutile quand tu seras souillé.

Chlodwig s'agita avec impatience.

« Écoute, dit-il, qu'y a-t-il entre toi et moi ? Le temps me presse, je ne veux point disputer avec toi. »

Il fit un mouvement comme pour s'éloigner. L'ermite se plaça devant lui.

« Oui, tu as raison, hâte-toi, dit-il d'un ton prophétique et solennel, hâte-toi, car des malheurs t'attendent dans ta maison : hâte-toi, car en ce moment les pleurs et les gémissemens de tes serviteurs et de tes amis montent jusqu'au ciel, et la douleur est assise à la porte de ton logis pour t'accueillir à ton retour. Tu accompliras tes funestes desseins, mais n'oublie pas qu'aucun werg-held ne pourra payer le sang de Rignomer. Tu es maudit. »

En prononçant ces mots, le sombre personnage s'enfonça dans l'épaisseur du fourré et disparut comme une menaçante apparition.

Chlodwig resta un moment rêveur et muet.

« Connais-tu ce solitaire ? demanda-t-il enfin à Jucundius.

— C'est l'ermite Leonardus, répondit le comte de Limoges ; on ne sait ni qui il est, ni d'où il vient ; mais on raconte beaucoup de choses de sa sainteté et de ses mœurs.

— Leonardus ! répéta le Sicambre vivement. » Puis il releva tout à coup la tête et secoua sa chevelure fauve comme la crinière d'un lion : « Il m'a annoncé des malheurs, ajouta-t-il, marchons. »

Ils parvinrent bientôt au lieu du rendez-vous. C'était une vaste clairière au milieu de la forêt. Aussitôt que Chlodwig parut, tous les Barbares se rapprochèrent et le saluèrent avec des acclamations bruyantes, en différentes langues. Bientôt ce tumulte cessa et les Franks entonnèrent le bardit des chasseurs ; la foule répéta en chœur le vieux refrain germanique : « Chlodwig ! Chlodwig ! le cerf a pleuré sur la bruyère ! le sanglier a combattu et ses dents sont émoussées ! »

Mais ces accens si connus ne purent tirer le roi de ses rêveries. Il s'approcha de Vedastus (saint Wast), évêque d'Arras, qui, le premier, l'avait instruit dans la religion chrétienne, et le pria de bénir la chasse ; puis il donna l'ordre du départ.

On commençait à apercevoir, à travers un épais rideau de feuillage, les tours élancées de la forteresse, quand tout à coup des cris de désespoir se firent entendre : des femmes éplorées, les cheveux épars, les bras et la gorge nus, suivant l'habitude des Franques, s'élançèrent au devant des chasseurs. Celle qui paraissait supérieure aux autres par son rang portait une robe de fil de pourpre, et la plus vive douleur était peinte sur ses traits. Elle se précipita

vers Chlodwig, et d'abord les sanglots l'empêchèrent de parler. C'était la femme de Jucundius.

« Pélagie, comtesse des Lémoviques, quel malheur viens-tu m'annoncer ? demanda le roi en fixant sur elle son regard terrible.

— Chlotilde, la glorieuse reine des Franks, est en danger de mourir, répondit Pélagie d'une voix brisée.

— Que dis-tu, femme ? s'écria Chlodwig en pâlisant.

— Je dis, reprit la comtesse, que ta bien-aimée Chlotilde a été surprise par les douleurs de l'enfantement et qu'on désespère de la sauver ainsi que l'enfant qui doit naître d'elle. »

Chlodwig chancela comme frappé d'un coup mortel.

« Je suis un homme, dit-il gravement ; j'irai trouver Chlotilde, et ma présence lui donnera des consolations.

— Garde-t'en bien, roi chevelu, s'écria Pélagie avec précipitation. Ceux qui veillent près d'elle m'ont dit ces paroles : « Si la reine éprouve quelque émotion dans ce moment de crise, elle mourra. »

Chlodwig frappa la terre du pied avec violence. « Quoi ! s'écria-t-il avec un éclat de colère, Chlotilde quittera le monde, et moi je ne pourrai lui dire adieu ! »

Puis il se tourna vers Jucundius et reprit à voix basse : « Voilà les malheurs que cet ermite m'avait prédits.

— Mon fils, dit Vedastus qui avait été témoin de cette scène, nous prions et nous désarmerons la colère céleste. »

Chlodwig ne répondit rien et on avança de nouveau du côté de Pavum ; mais les chants avaient cessé. On traversa ainsi le camp où régnait déjà la désolation, et bientôt on se trouva devant le port immense de l'ancienne forteresse.

Quelques licteurs romains, avec la hache et les faisceaux, se tenaient debout dans la première enceinte, comme pour rappeler que Chlodwig était consul de l'empire. Le roi jeta un regard indifférent sur ces insignes de son pouvoir, et il entra, suivi des seigneurs franks, dans une vaste galerie où il se tenait d'ordinaire. Elle était décorée d'antiques trophées d'armes suspendus aux murailles. Le festin des chasseurs avait été préparé : sur une vaste table, placée au milieu de la galerie, fumaient des quartiers de bœuf et de sanglier dans des trépieds de fer, et un triclinium de

pourpre était disposé tout proche pour le roi et sa famille. De petites tables séparées, avec des sièges de peau, devaient servir aux leudes d'un rang inférieur, et les serfs fatigués, qui vivaient des restes de leurs maîtres, considéraient avec envie les amphores pleines de vin et la liqueur de froment fermenté qui pétillait dans les coupes de corne d'auroch.

Mais le roi ne sembla pas s'être aperçu de ces apprêts. Il s'avança, suivi de Vedastus, vers un léger enfoncement pratiqué dans la muraille au bout de la galerie, et qui, sans doute, avait été consacré aux dieux lares par les anciens habitans de la forteresse. Il s'agenouilla sur la mosaïque, et tous ceux qui étaient présents l'imitèrent, chrétiens ou non chrétiens. Alors l'évêque d'Arras écarta un rideau qui couvrait l'autel domestique, et on aperçut un vaste crucifix en or massif du plus riche travail. Derrière le crucifix un coffre ou reliquaire d'argent, surmonté d'une croix, contenait la chappe du bienheureux saint Martin de Tours, pour lequel Chlodwig avait la plus grande vénération.

Pendant la prière, Pélagie se montra, pâle et échevelée, sur le seuil de la porte, et elle répéta avec tristesse, en faisant un signe de croix : « Prie, roi chevelu, prie encore ; Chlotilde va monter au ciel, et tu n'embrasseras pas ton enfant. »

Puis elle s'éloigna ; et, pendant le moment de silence qui suivit sa disparition, on entendit les hurlemens des femmes retentir dans l'autre partie du château. Alors Vedastus prit respectueusement le reliquaire, l'ouvrit et en tira cette chappe célèbre qui a été si long-temps le palladium des rois franks. C'était une simple étoffe de lin brochée d'or ; Chlodwig s'inclina de plus en plus, à mesure que les plis du vêtement sacré se déroulaient devant lui. « Grand saint Martin, dit-il avec ferveur, tu m'es venu souvent en aide dans mes dangers ; si tu me secours encore une fois en sauvant la reine et l'enfant qui est dans son sein, je te donnerai une chässe enrichie de diamans.

« Priez, priez, répéta Pélagie à la porte de la salle ; le moment est solennel. »

Le Sicambre frappa le pavé de son front, et sa chevelure tant vénérée toucha la poussière.

« Si tu m'exauces, continua-t-il, je te bâtirai un temple de

marbre à Tours, et j'y consacrerai ma part du butin que je vais faire en Orient. Je comblerai tes ministres d'honneurs et de richesses, et je voudrai qu'on t'honore à l'égal du Christ et de la Vierge.

Il s'arrêta un moment comme pour attendre l'effet de ses promesses, et il resta prosterné devant l'étoffe sacrée.

« La reine va mourir ! la reine va mourir ! » répéta Pélagie en apparaissant de nouveau au milieu des Barbares agenouillés.

Alors le roi passa d'une humble résignation à la plus violente colère. Il se leva tout à coup, repoussa d'un geste impérieux le vêtement du saint, et dit à Vedastus, en croisant les bras sur sa poitrine : « Ce sera donc pour rien que j'aurai laissé les dieux de mes pères pour le Dieu des chrétiens ? Que me sert d'avoir combattu pour sa gloire, s'il ne m'accorde pas la grâce que je lui demande quand je m'humilie devant lui ? »

— Tu blasphèmes, roi des Franks, répondit Vedastus d'une voix sévère. Le Christ ne t'a-t-il pas souvent manifesté ses grâces ? Souviens-toi de Tolbiac, et de la biche qui t'a montré le gué de la Vienne, et de la colonne de feu qui est descendue sur l'église de Poitiers pour te guider pendant la nuit ! Prétendrais-tu forcer Dieu et ses saints à faire des miracles quand tu le veux ? »

Ce langage imposant, qui aurait calmé le Sicambre dans tout autre moment, ne fit que l'animer davantage.

« Et pourquoi non ? reprit-il en se redressant de toute sa hauteur. Ne m'as-tu pas dit que ton Dieu lui-même était venu me chercher dans la forêt où je vivais avec mon peuple ; qu'il m'avait mis les armes à la main ; et que lui seul devait profiter de la victoire ? N'est-ce pas pour lui que j'ai versé mon sang et celui de mes Franks ? Ne me doit-il rien pour cela ? S'il a fait des miracles, n'était-ce pas pour le triomphe de sa cause ? Et moi, son champion et son défenseur, je ne pourrai pas lui demander pour récompense la vie d'une femme qui m'est chère et celle de l'enfant qu'elle a porté ! »

Ce raisonnement grossier semblait si concluant au Barbare, que tous les efforts de Vedastus pour lui faire comprendre l'absurdité de ses prétentions furent inutiles.

« Si le Christ et saint Martin ne peuvent sauver Chlotilde, reprit-il avec désespoir, je m'adresserai à la déesse Hertha, qui demeure

dans l'île Chaste, au milieu de la mer des Suèves. Je lui offrirai deux génisses blanches et elle exaucera mes vœux.

— Oui, oui, la déesse Hertha exaucera tes vœux, répéta un vieux Sicambre qui n'avait pas abjuré la foi de ses pères.

— Ou bien, reprit Chlodwig avec une violence toujours croissante, j'irai verser du sang humain sur la pierre noire de Teutatès, et je lui dirai: Donne-moi en échange la vie de Chlotilde.

— Et Teutatès t'entendra, s'écria un druide esclave qui cachait sous son vêtement de peau de chèvre une branche de gui mystérieux.

— Oui, tous les dieux m'entendront, continua Chlodwig d'un ton animé; le Jupiter du midi et les Ases du nord, les Walkiries et Tuiston, je les invoque tous, et s'il en est quelqu'un qui prouve sa puissance en me rendant ma femme et mon fils, je l'adorerai, et il sera mon dieu seul et véritable! »

ÉLIE BERTHET.

(La suite au prochain numéro.)

—————
L'ÉPIQUE

—————
L'ÉPIQUE

Les deux premiers livres de l'épopée sont consacrés à la description de la guerre de Chlodwig contre les païens. Le premier livre est consacré à la description de la bataille de Tolbiac, le second à la description de la bataille de Zülpich. Le troisième livre est consacré à la description de la bataille de Wulfen. Le quatrième livre est consacré à la description de la bataille de Heiligenberg. Le cinquième livre est consacré à la description de la bataille de Wulfen. Le sixième livre est consacré à la description de la bataille de Heiligenberg. Le septième livre est consacré à la description de la bataille de Wulfen. Le huitième livre est consacré à la description de la bataille de Heiligenberg. Le neuvième livre est consacré à la description de la bataille de Wulfen. Le dixième livre est consacré à la description de la bataille de Heiligenberg.

Le onzième livre est consacré à la description de la bataille de Wulfen. Le douzième livre est consacré à la description de la bataille de Heiligenberg. Le treizième livre est consacré à la description de la bataille de Wulfen. Le quatorzième livre est consacré à la description de la bataille de Heiligenberg. Le quinzième livre est consacré à la description de la bataille de Wulfen. Le seizième livre est consacré à la description de la bataille de Heiligenberg. Le dix-septième livre est consacré à la description de la bataille de Wulfen. Le dix-huitième livre est consacré à la description de la bataille de Heiligenberg. Le dix-neufième livre est consacré à la description de la bataille de Wulfen. Le vingtième livre est consacré à la description de la bataille de Heiligenberg.

CHRONIQUES LIMOUSINES.

SAINT LÉONARD.— CHLODWIG-LE-CHEVELU.

(Suite (1).)

A cette promesse du roi frank, une grande rumeur s'éleva dans la salle. Toutes les vieilles superstitions qui couvaient sourdement dans les cœurs de ces Barbares se réveillèrent et se firent jour à la fois. Ceux du même culte et de la même patrie se rapprochèrent et s'unirent pour exalter leur croyance et faire valoir la puissance de leurs dieux. Parmi les sectateurs d'Odin, le Lombard aux joues verdâtres, le Burgunde à la taille gigantesque, et le Saxon à l'œil mélancolique, vantent à Chlodwig les mystérieuses fées qui viennent se pencher sur le guerrier mourant pour guérir ses blessures; les Romains parlent d'Apollon, fils de Jupiter, qui rend la force aux corps abattus et la santé à celui qui va expirer; le druide gaulois propose, pour sauver la reine, des simples qu'il a recueillis dans un abîme inconnu pendant que la lune était nouvelle. Les Franks frappent de leur javelot leurs boucliers ronds en chantant un hymne à Hertha dont l'image voilée parcourt la terre pour y répandre l'abondance et la vigueur: les chrétiens seuls gardent le silence et entourent Vedastus qui sourit de pitié. Tous les cultes

(1) *V.*, numéro 21, page 265.

du monde d'alors, réunis dans cette galerie sonore, sous un jour sombre et redoutable; toutes ces religions sauvages et civilisées en présence un moment, se disputant le cœur d'un Barbare qui doutait, et promettant des miracles; tous ces cris, toutes ces poésies, mêlés, confondus au bruit des hurlemens lamentables qui se faisaient entendre à l'autre bout du château, produisaient une scène étrange, d'un caractère plein d'énergie et d'originalité.

Chlodwig, malgré sa douleur, observa en silence ces passions assoupies qu'il avait rallumées d'un mot; puis il se redressa brusquement et foudroya du regard ceux qui se pressaient autour de lui.

« Silence! dit-il d'une voix terrible, je suis encore chrétien. »

Tous les Barbares se turent à la fois et s'éloignèrent avec effroi; les chrétiens, au contraire, reprirent courage et se rapprochèrent de lui.

« Écoute, continua-t-il avec plus de calme et en s'adressant à Vedastus; j'aime mieux le Christ que tous les autres dieux, parce qu'il m'a été favorable. Je sais qu'il peut sauver Chlotilde; pourquoi se refuse-t-il à mes prières? »

— Qui peut pénétrer les desseins infinis du Sauveur du monde? » répondit Vedastus en levant les yeux au ciel.

Alors Jucundius, qui jusqu'ici était resté confondu dans la foule et avait gardé le silence, s'approcha de Chlodwig respectueusement.

« Roi chevetu, lumière des Gaules, dit-il avec timidité, souviens-toi de l'ermite que nous avons rencontré dans la forêt: celui à qui Dieu a révélé ces malheurs doit être assez puissant pour y porter remède, Va le trouver ou envoie quelqu'un de tes serviteurs; Leonardus priera pour Chlotilde, notre reine, et elle vivra. »

Le roi se frappa le front et un éclair de joie brilla sur son visage.

« Tu dis vrai, tu dis vrai, Jucundius, mon ami fidèle, conduis-moi à la solitude de Leonardus. Puis il dit à Vedastus: Père, tu viendras avec nous! »

Il regarda les Barbares consternés et dit d'une voix exaltée, en s'élançant hors de la galerie: « Si le Christ m'exauce, malheur aux faux dieux! »

La nuit était tombée ; Chlodwig et ses deux compagnons parcouraient en silence les routes ténébreuses de la forêt, sous la conduite de Jucundius. Bientôt on se trouva devant l'ermitage, qui s'élevait dans une position aride et solitaire au fond de la vallée. La porte entr'ouverte en laissait apercevoir l'intérieur simple et pauvre, plein de la poésie vierge du christianisme primitif. Mais ce qui les étonna surtout, ce fut l'étrange équipage dans lequel ils trouvèrent le personnage inconnu, dont la réputation de sainteté était répandue dans tout le pays. Il était vêtu comme un guerrier frank prêt au combat : il avait une cuirasse et des bottines de fer ; un large bandrier de peau de biche soutenait son épée courte et brillante. Il endossa sa robe brune par-dessus son armure, la serra autour de sa taille, rabattit son capuchon, comme pour cacher ses traits, prit un bâton de pèlerin et s'agenouilla un moment devant le crucifix. Puis il se leva, jeta un regard d'adieu sur la cabane et sembla se préparer à la quitter pour toujours.

Chlodwig se pencha vers l'oreille de Vedastus : « Père, lui dit-il, c'est à toi d'entrer seul le premier ; car nous l'avons offensé ce matin. »

Vedastus obéit sans répondre et se dirigea vers l'ermitage.

Quand l'évêque entra dans la cellule, Leonardus ne montra ni étonnement ni crainte de l'apparition d'un étranger dans sa solitude par cette nuit sombre ; seulement, aussitôt qu'il eut reconnu un prince de l'Église, à la croix d'or et à la robe de pourpre que portait Vedastus, il se prosterna devant lui et lui dit avec humilité : « Mon père, quel que soit le sujet qui t'amène, bénis le pauvre cénobite de Pavum, car il va faire une longue route ! »

— Sois béni, mon frère », dit Vedastus en étendant les mains sur lui.

L'ermite se releva, et reprit d'une voix calme et ferme à la fois : « Et maintenant, seigneur évêque, hâte-toi. »

Vedastus lui expliqua en peu de mots l'objet de sa mission. L'ermite tressaillit au nom de Chlodwig.

« C'est le roi chevelu qui t'a envoyé vers moi ? » s'écria-t-il. Puis il ajouta avec plus de calme : « Que suis-je donc, mon père, moi, le plus pauvre serviteur de Dieu, pour que les grands du monde viennent me demander des prières ? Et si Dieu les punit d'avoir

couvé dans leurs cœurs des projets criminels, que peuvent les supplications d'un homme pour arrêter la vengeance céleste prête à tomber sur eux ?

— Mais, dit Vedastus, ne serait-il pas possible de détourner cette vengeance terrible de la victime sans tache qu'elle va frapper ? Chlotilde est pure et son cœur est innocent.

— Oui, mais Chlodwig a péché, s'écria le solitaire avec force ; Chlodwig tourne comme le loup d'hiver autour de sa proie et demande du sang. Seigneur, ne me retiens plus ; j'ai une mission à remplir, laisse la Providence exécuter ses desseins.

— Mon frère, demanda Vedastus avec sévérité, est-ce pour remplir une mission de paix que tu portes sous cet habit sacré les armes profanes d'un guerrier ?

— On menace les jours de mon père, dit Leonardus d'un ton ferme et solennel, il faut que j'aie le prévenir et le protéger de mon corps. C'est pour cela que j'ai revêtu sous ma robe pacifique l'armure de ma vaillante jeunesse ; c'est pour cela que je me mets en chemin à cette heure, à pied, sans autre espérance que l'aumône du passant à qui je tendrai la main ; c'est pour cela que je laisse ouverte aux animaux sauvages de la forêt cette cellule où j'ai trouvé de si heureux instans seul à seul avec Dieu. »

Il écartait l'évêque avec une imposante dignité, et se préparait à sortir, quand tout-à-coup Chlodwig s'élança dans la cellule. « Pourquoi refuses-tu, dit-il avec une colère à peine contenue, de prier pour la reine des Franks ?

— Chlodwig, répondit Leonardus en s'approchant de lui d'un air menaçant, peut-être en ce moment les assassins que tu as envoyés pour égorger Rignomer, roi du Mans, sont arrivés près de lui : je suis le fils de Rignomer, et les assassins ont de l'avance ; adieu. »

Le roi l'arrêta encore.

« Es-tu véritablement de la race des rois chevelus ? demanda-t-il ; à quel signe pourrai-je reconnaître un descendant de Mérovée ?

— Je suis donc bien changé, Chlodwig ? répondit l'ermite en s'animant. Eh ! ne te souviens-tu plus du jeune Wargus, qui, en partant avec son père du pays des forêts, jeta la poussière sur ceux

de ses parens qui restaient accroupis au foyer, et lança l'herbe par dessus son épaule, en laissant aller au vent la plume de son casque brillant? Oui, Chlodwig, le même sang coule dans nos veines; comme toi j'ai aimé le carnage et le bardit de la guerre; mais, plus heureux que toi, j'ai reconnu de bonne heure les vanités et les misères des choses de ce monde. Ma chevelure royale est tombée sous le ciseau, et je me suis fait petit devant les hommes afin d'être plus grand devant Dieu. »

En parlant ainsi, Leonardus se réchauffait aux souvenirs de ces temps écoulés : son visage austère brillait d'un éclat impossible à peindre; sa taille, courbée d'ordinaire par ses privations ascétiques, était droite et majestueuse; une sorte d'auréole entourait son front. Il reprit avec calme : « Maintenant que tu sais tout, ajouteras-tu une nouvelle iniquité à toutes tes iniquités, en empêchant un fils d'aller défendre son père ? »

Le Barbare fut profondément ému de ces paroles.

« Tu es véritablement un homme sage et plein de justice, dit-il à Leonardus d'un ton soumis. Je me repens et je m'amenderai. Prie pour moi et pour Chlotilde, et je te comblerai de biens. Je suivrai tes conseils, et Rignomer sera mon ami; j'irai le trouver, et je ferai avec lui une alliance éternelle. »

L'ermite le regarda encore de son œil qui perçait jusqu'à l'ame.

« Dis-tu vrai? répondit-il; as-tu renoncé pour toujours à tes perfides desseins? Auras-tu la force de résister aux criminels commandemens de ton ambition? »

— Dieu me donnera cette force, dit Chlodwig avec douceur.

— Rois des Franks, reprit Leonardus avec autorité et en levant la main vers ciel, ne cherche pas à tromper Dieu! Songe qu'il lit dans les replis les plus secrets de ton ame. »

Le roi s'agita, comme s'il eût voulu cacher quelque arrière-pensée enfouie dans son cœur. Cependant il répéta d'un ton ferme : « Je me repens! je me repens!

— Va donc en paix, reprit l'ermite; je vais prier pour la reine; j'espère qu'elle n'est pas condamnée. »

A cette promesse si long-temps attendue, Chlodwig fit un mouvement de joie.

« Père, dit-il à l'ermite, quelle récompense désires-tu ? »

— Aucune, répondit Leonardus. Toute gloire doit revenir à Dieu, car toute gloire sort de lui.

— Veux-tu être roi? insista le barbare; j'irai conquérir un royaume pour mon parent, le descendant de Mérovée.

— Mon royaume n'est pas de ce monde, répondit le solitaire; mais si tu veux absolument m'accorder des biens temporels, donne-moi un morceau de terre dans cette forêt pour y bâtir un monastère.

— Tu l'auras, dit le roi en s'éloignant avec ceux qui l'avaient accompagné, et maintenant, hâte-toi de demander à Dieu la grâce de ma bien-aimée. »

Le roi et ses compagnons sortirent et s'enfoncèrent dans l'épaisseur du bois pour regagner le château. Au moment où ils arrivèrent aux limites du camp, ils aperçurent des feux qui s'allumaient de toutes parts en signe d'allégresse. Les chants et les danses des Barbares troublaient le silence de la nuit : Chlotilde avait été heureusement délivrée au moment où Leonardus s'était mis en prières.

Le roi donna à Leonardus une partie de la forêt de Pavum, et dota de riches présens le monastère qu'on y bâtit. Dès ce moment, la ville de Saint-Léonard fut fondée.

BIBL. DE M. BERTHET.
VINGT